

LES NOUVELLES INSURRECTIONS

LE 24 SEPTEMBRE 2010 ADMIN

OWNI ouvre aujourd'hui un dossier consacré aux nouvelles batailles intellectuelles, aux nouveaux moyens de lutte politique et aux enjeux essentiels qui se posent pour les prochaines générations. Sentez-vous également concernés ! L'insurrection est aussi intellectuelle. Retour sur un petit livre...

Si la politique est avant tout "gestion de la cité", "l'insurrection qui vient" est alors tout aussi politique que **L'accélération, récent ouvrage d'Harmut Rosa**. Et pourtant au sein de la rédaction, quand nous avons décidé d'entamer un dossier sur **l'accélération, la lenteur et la mobilité**, les débats furent moins passionnés qu'ils ne l'ont été en ce lendemain de **manifestation contre les retraites (S02-E02)**.

L'insurrection n'est pas la révolution. Et les nouvelles insurrections ne sont pas seulement, voire pas du tout, de nouvelles formes de militantisme (au service d'un pouvoir) ni une volonté de renverser ce seul pouvoir. Ce dont il s'agit c'est de renverser la table, philosophique, sociale, économique (...), de choisir pour soi et pour les siens : de se saisir de son destin.

OWNI ouvre aujourd'hui, avec **Alain Touraine**, Julien Coupat et **Etham Zuckerman**, entre autres, un dossier (et plusieurs "Unes") sur les nouvelles batailles intellectuelles, les nouveaux moyens de lutte politique et les enjeux essentiels qui se posent pour les prochaines générations. Sentez-vous également concernés !

Ces nouvelles insurrections ne composent pas un modèle unique et salvateur mais poussent à multiplier les expériences, à ouvrir vraiment la boîte de pandore. Quelle boîte sans fond ? Celle induite par l'accélération, celle née avec Internet, celle d'un temps qui a connu les bobos et les alters, la "fin de l'histoire", mais 68 et les révolutions.

Les nouvelles insurrections n'appellent ni au communisme ni à son envers, elle ne disent pas de doctrine mais poussent à faire tomber les œillères.

Alors, comme l'on se doute qu'au doux son du terme "insurrection" vous avez pensé au petit livre "noir" paru il y a deux ans et qui agaça tant le pouvoir nouvellement établi (affaire qui semble depuis **avoir fait Psssschit**) et qu'il est fort probable que nombre d'entre-vous n'aient pas lu ces pages ni jamais mis les pieds à Tarnac, nous avons décidé de vous offrir les 10 premières pages du livre... Et de vous donner rendez-vous dans quelques jours sur le plateau de Millevaches.

NB : La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793 énonce en son article 35 : "Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs". La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1795 n'intègre plus cette notion, jugée trop favorable aux sans-culottes durant la Terreur...

Crédit photo cc FlickrR : [nicolas_gent\(on&off\)](#).

L'insurrection qui vient

Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent est sans issue. Ce n'est pas la moindre de ses vertus. À ceux qui voudraient absolument espérer, il dérobe tout appui. Ceux qui prétendent détenir des solutions sont démentis dans l'heure. C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis. « Le futur n'a plus d'avenir » est la sagesse d'une époque qui en est arrivée, sous ses airs d'extrême normalité, au niveau de conscience des premiers punks.

La sphère de la représentation politique se clôt. De gauche à droite, c'est le même néant qui prend des poses de cadavre ou des airs de vierge, les mêmes têtes de gondole qui échangent leurs discours d'après les dernières trouvailles du service communication. Ceux qui votent encore donnent l'impression de n'avoir plus d'autre intention que de faire sauter les urnes à force de voter en pure protestation.

On commence à deviner que c'est en fait contre le vote lui-même que l'on continue de voter. Rien de ce qui se présente n'est, de loin, à la hauteur de la situation. Dans son silence même, la population semble infiniment plus adulte que tous les pantins qui se chamaillent pour la gouverner. N'importe quel chibani de Belleville est plus sage dans ses paroles qu'aucun de nos soi-disant dirigeants dans toutes ses déclarations. Le couvercle de la marmite sociale se referme à triple cran tandis qu'à l'intérieur la pression ne cesse de monter. Parti d'Argentine, le spectre du Que se vayan todos ! commence à sérieusement hanter les têtes dirigeantes.

L'incendie de novembre 2005 n'en finit plus de projeter son ombre sur toutes les consciences. Ces premiers feux de joie sont le baptême d'une décennie pleine de promesses. Le conte médiatique des banlieues-contre-la-République, s'il ne manque pas d'efficacité, manque la vérité. Des foyers ont pris jusque dans les centres-villes, qui ont été méthodiquement tus. Des rues entières de Barcelone ont brûlé en solidarité, sans que nul n'en sache rien que leurs habitants. Et il n'est même pas vrai que le pays ait depuis lors cessé de flamber. On trouve parmi les inculpés toutes sortes de profils que n'unifie guère que la haine de la société existante, et non l'appartenance de classe, de race ou de quartier.

L'inédit ne réside pas dans une « révolte des banlieues » qui n'était déjà pas nouvelle en 1980, mais dans la rupture avec ses formes établies. Les assaillants n'écoutent plus personne, ni les grands frères ni l'association locale qui devrait gérer le retour à la normale. Aucun SOS Racisme ne pourra plonger ses racines cancéreuses dans cet événement-là, à quoi seules la fatigue, la falsification et l'omertà médiatiques ont pu feindre de mettre un terme. Toute cette série de frappes nocturnes, d'attaques anonymes, de destructions sans phrases a eu le mérite d'ouvrir à son maximum la béance entre la politique et le politique. Nul ne peut honnêtement nier la charge d'évidence de cet assaut qui ne formulait aucune revendication, aucun message autre que de menace ; qui n'avait que faire de la politique. Il faut être aveugle pour ne pas voir tout ce qu'il y a de purement politique dans cette négation résolue de la politique ; ou ne rien connaître aux mouvements autonomes de la jeunesse depuis trente ans. On a brûlé en enfants perdus les premiers bibelots d'une société qui ne mérite pas plus d'égards que les monuments de Paris à la fin de la Semaine sanglante, et qui le sait. Il n'y aura pas de solution sociale à la situation présente.

D'abord parce que le vague agrégat de milieux, d'institutions et de bulles individuelles que l'on appelle par antiphrase « société » est sans consistance, ensuite parce qu'il n'y a plus de langage pour l'expérience commune. Et l'on ne partage pas des richesses si l'on ne partage pas un langage. Il a fallu un demi-siècle de lutte autour des Lumières pour fondre la possibilité de la Révolution française, et un siècle de lutte autour du travail pour accoucher du redoutable « État providence ». Les luttes créent le langage dans lequel se dit le nouvel ordre. Rien de semblable aujourd'hui.

L'Europe est un continent désargenté qui va faire en cachette ses courses chez Lidl et voyage en low cost pour encore voyager. Aucun des « problèmes » qui se formulent dans le langage social n'y admet de résolution. La « question des retraites », celle de la « précarité », des « jeunes » et de leur « violence » ne peuvent que rester en suspens, pendant que l'on gère policièrement les passages à l'acte toujours plus saisissants qu'elles recouvrent. On n'arrivera pas à enchanter le fait de torcher à vil prix des vieillards abandonnés des leurs et qui n'ont rien à dire. Ceux qui ont trouvé dans les voies criminelles moins d'humiliation et plus de bénéfices que dans l'entretien de surfaces ne rendront pas leurs armes, et la prison ne leur inculquera pas l'amour de la société. La rage de jouir des hordes de retraités ne supportera pas à plat ventre des coupes sombres dans ses rentes mensuelles, et ne peut que s'exciter davantage devant le refus du travail d'une large fraction de la jeunesse. Pour finir, aucun revenu garanti accordé au lendemain d'un quasi-soulèvement ne posera les bases d'un nouveau New Deal, d'un nouveau pacte, d'une nouvelle paix. Le sentiment social s'est bien trop évaporé pour cela.

En fait de solution, la pression pour que rien ne se passe, et avec elle le quadrillage policier du territoire, ne vont cesser de s'accroître. Le drone qui, de l'aveu même de la police, a survolé le 14 juillet dernier la Seine-Saint-Denis dessine le futur en couleurs plus franches que toutes les brumes humanistes.

Que l'on ait pris le soin de préciser qu'il n'était pas armé énonce assez clairement dans quelle voie nous sommes engagés. Le territoire sera découpé en zones toujours plus étanches. Des autoroutes placées en bordure d'un « quartier sensible » font un mur invisible et tout à fait à même de le séparer des zones pavillonnaires. Quoi qu'en pensent les bonnes âmes républicaines, la gestion des quartiers « par communauté » est de notoriété la plus opérante. Les portions purement métropolitaines du territoire, les principaux centres-villes, mèneront dans une déconstruction toujours plus retorse, toujours plus sophistiquée, toujours plus éclatante, leur vie luxueuse. Elles éclaireront toute la planète de leur lumière de bordel pendant que les patrouilles de la BAC, de compagnies de sécurité privées, bref : les milices, se multiplieront à l'infini, tout en bénéficiant d'une couverture judiciaire toujours plus impudente.

L'impasse du présent, partout perceptible, est partout déniée. Jamais tant de psychologues, de sociologues et de littérateurs ne s'y seront employés, chacun dans son jargon spécial où la conclusion est spécialement manquante. Il suffit d'entendre les chants de l'époque, les bluettes de la « nouvelle chanson française » où la petite bourgeoisie dissèque ses états d'âme et les déclarations de guerre de la mafia K'1Fry, pour savoir qu'une coexistence cessera bientôt, qu'une décision est proche.

Ce livre est signé d'un nom de collectif imaginaire.

Ses rédacteurs n'en sont pas les auteurs. Ils se sont contentés de mettre un peu d'ordre dans les lieux communs de l'époque, dans ce qui se murmure aux tables des bars, derrière la porte close des chambres à coucher. Ils n'ont fait que fixer les vérités nécessaires, celles dont le refoulement universel remplit les hôpitaux psychiatriques et les regards de peine. Ils se sont faits les scribes de la situation.

C'est le privilège des circonstances radicales que la justesse y mène en bonne logique à la révolution.

Il suffit de dire ce que l'on a sous les yeux et de ne pas éluder la conclusion.

Premier cercle « I AM WHAT I AM »

« I AM WHAT I AM. » C'est la dernière offrande du marketing au monde, le stade ultime de l'évolution publicitaire, en avant, tellement en avant de toutes les exhortations à être différent, à être soi-même et à boire Pepsi. Des décennies de concepts pour en arriver là, à la pure tautologie. JE = JE. Il court sur un tapis roulant devant le miroir de son club de gym. Elle revient du boulot au volant de sa Smart. Vont-ils se rencontrer ?

« JE SUIS CE QUE JE SUIS. » Mon corps m'appartient. Je suis moi, toi t'es toi, et ça va mal. Personnalisation de masse. Individualisation de toutes les conditions – de vie, de travail, de malheur. Schizophrénie diffuse. Dépression rampante. Atomisation en fines particules paranoïaques.

Hystérisation du contact. Plus je veux être Moi, plus j'ai le sentiment d'un vide. Plus je m'exprime, plus je me taris. Plus je me cours après, plus je suis fatiguée. Je tiens, tu tiens, nous tenons notre Moi comme un guichet fastidieux. Nous sommes devenus les représentants de nous-mêmes – cet étrange commerce, les garants d'une personnalisation qui a tout l'air, à la fin, d'une amputation. Nous assurons jusqu'à la ruine avec une maladresse plus ou moins déguisée.

En attendant, je gère. La quête de soi, mon blog, mon appart, les dernières conneries à la mode, les histoires de couple, de cul... ce qu'il faut de prothèses pour faire tenir un Moi ! Si « la société » n'était pas devenue cette abstraction définitive, elle désignerait l'ensemble des béquilles existentielles que l'on me tend pour me permettre de me traîner encore, l'ensemble des dépendances que j'ai contractées pour prix de mon identité. Le handicapé est le modèle de la citoyenneté qui vient. Ce n'est pas sans prémonition que les associations qui l'exploitent revendiquent à présent pour lui le « revenu d'existence ».

L'injonction, partout, à « être quelqu'un » entretient l'état pathologique qui rend cette société nécessaire. L'injonction à être fort produit la faiblesse par quoi elle se maintient, à tel point que tout semble prendre un aspect thérapeutique, même travailler, même aimer. Tous les « ça va ? » qui s'échangent en une

journee font songer à autant de prises de température que s'administrent les uns aux autres une société de patients. La sociabilité est maintenant faite de mille petites niches, de mille petits refuges où l'on se tient chaud. Où c'est toujours mieux que le grand froid dehors. Où tout est faux, car tout n'est que prétexte à se réchauffer. Où rien ne peut advenir parce que l'on y est sourdement occupé à grelotter ensemble. Cette société ne tiendra bientôt plus que par la tension de tous les atomes sociaux vers une illusoire guérison. C'est une centrale qui tire son turbinage d'une gigantesque retenue de larmes toujours au bord de se déverser.

« I AM WHAT I AM. » Jamais domination n'avait trouvé mot d'ordre plus insoupçonnable. Le maintien du Moi dans un état de demi-délabrement permanent, dans une demi-défaillance chronique est le secret le mieux gardé de l'ordre des choses actuel.

Le Moi faible, déprimé, autocritique, virtuel est par essence ce sujet indéfiniment adaptable que requiert une production fondée sur l'innovation, l'obsolescence accélérée des technologies, le bouleversement constant des normes sociales, la flexibilité généralisée. Il est à la fois le consommateur le plus vorace et, paradoxalement, le Moi le plus productif, celui qui se jettera avec le plus d'énergie et d'avidité sur le moindre projet, pour revenir plus tard à son état larvaire d'origine.

« CE QUE JE SUIS », alors ? Traversé depuis l'enfance de flux de lait, d'odeurs, d'histoires, de sons, d'affections, de comptines, de substances, de gestes, d'idées, d'impressions, de regards, de chants et de bouffe. Ce que je suis ? Lié de toutes parts à des lieux, des souffrances, des ancêtres, des amis, des amours, des événements, des langues, des souvenirs, à toutes sortes de choses qui, de toute évidence, ne sont pas moi. Tout ce qui m'attache au monde, tous les liens qui me constituent, toutes les forces qui me peuplent ne tissent pas une identité, comme on m'incite à la brandir, mais une existence, singulière, commune, vivante, et d'où émerge par endroits, par moments, cet être qui dit « je ». Notre sentiment d'inconsistance n'est que l'effet de cette bête croyance dans la permanence du Moi, et du peu de soin que nous accordons à ce qui nous fait.

Il y a un vertige à voir ainsi trôner sur un gratteciel de Shanghai le « I AM WHAT I AM » de Reebok. L'Occident avance partout, comme son cheval de Troie favori, cette tuante antinomie entre le Moi et le monde, l'individu et le groupe, entre attachement et liberté. La liberté n'est pas le geste de se défaire de nos attachements, mais la capacité pratique à opérer sur eux, à s'y mouvoir, à les établir ou à les trancher. La famille n'existe comme famille, c'est-à-dire comme enfer, que pour celui qui a renoncé à en altérer les mécanismes débilissants, ou ne sait comment faire. La liberté de s'arracher a toujours été le fantôme de la liberté. On ne se débarrasse pas de ce qui nous entrave sans perdre dans le même temps ce sur quoi nos forces pourraient s'exercer.

« I AM WHAT I AM », donc, non un simple mensonge, une simple campagne de publicité, mais une campagne militaire, un cri de guerre dirigé contre tout ce qu'il y a entre les êtres, contre tout ce qui circule indistinctement, tout ce qui les lie invisiblement, tout ce qui fait obstacle à la parfaite désolation, contre tout ce qui fait que nous existons et que le monde n'a pas partout l'aspect d'une autoroute, d'un parc d'attraction ou d'une ville nouvelle : ennui pur, sans passion et bien ordonné, espace vide, glacé, où ne transitent plus que des corps immatriculés, des molécules automobiles et des marchandises idéales.

La France n'est pas la patrie des anxiolytiques, le paradis des antidépresseurs, la Mecque de la névrose sans être simultanément le champion européen de la productivité horaire. La maladie, la fatigue, la dépression, peuvent être prises comme les symptômes individuels de ce dont il faut guérir. Elles travaillent alors au maintien de l'ordre existant, à mon ajustement docile à des normes débiles, à la modernisation de mes béquilles. Elles recouvrent la sélection en moi des penchants opportuns, conformes, productifs, et de ceux dont il va falloir faire gentiment le deuil. « Il faut savoir changer, tu sais. » Mais, prises comme faits, mes défaillances peuvent aussi amener au démantèlement de l'hypothèse du Moi. Elles deviennent alors actes de résistance dans la guerre en cours. Elles deviennent rébellion et centre d'énergie contre tout ce qui conspire à nous normaliser, à nous amputer. Le Moi n'est pas ce qui chez nous est en crise, mais la forme que l'on cherche à nous imprimer. On veut faire de nous des Moi bien délimités, bien séparés, classables et recensables par qualités, bref: contrôlables, quand nous sommes créatures parmi les créatures, singularités

parmi nos semblables, chair vivante tissant la chair du monde.

Contrairement à ce que l'on nous répète depuis l'enfance, l'intelligence, ce n'est pas de savoir s'adapter – ou si c'est une intelligence, c'est celle des esclaves. Notre inadaptation, notre fatigue ne sont des problèmes que du point de vue de ce qui veut nous soumettre. Elles indiquent plutôt un point de départ, un point de jonction pour des complicités inédites. Elles font voir un paysage autrement plus délabré, mais infiniment plus partageable que toutes les fantasmagories que cette société entretient sur son compte.

Nous ne sommes pas déprimés, nous sommes en grève. Pour qui refuse de se gérer, la « dépression » n'est pas un état, mais un passage, un au revoir, un pas de côté vers une désaffiliation politique.

À partir de là, il n'y a pas de conciliation autre que médicamenteuse, et policière. C'est bien pour cela que cette société ne craint pas d'imposer la Ritaline à ses enfants trop vivants, tresse à tout va des longues de dépendances pharmaceutiques et prétend détecter dès trois ans les « troubles du comportement ». Parce que c'est l'hypothèse du Moi qui partout se fissure.

Deuxième cercle « Le divertissement est un besoin vital »

(...) la suite dans la version papier de **L'insurrection qui vient** .

MARTIN

le 24 septembre 2010 - 18:54 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



“Notre inadaptation, notre fatigue ne sont des problèmes que du point de vue de ce qui veut nous soumettre.

Nous ne sommes pas déprimés, nous sommes en grève.”

oui !

I am what I am c'est aussi une référence biblique (je vous cite en anglais, mais je crois que la bible a été écrite dans une autre langue).

bel article.

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

GAGANAUSAURE

le 25 septembre 2010 - 13:35 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Pour Martin

“Je suis ce que je suis” ne signifie pas “Je suis celui qui est” formule que l'on peut trouver en effet dans la Bible.

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

MARTIN

le 25 septembre 2010 - 14:26 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Pour Gaganausaure : le problème de la Bible ce sont les traductions dans la Bible en anglais la forme la plus courante est I am that I am c'est à dire “je suis ce que je suis”

mais on trouve aussi I am what I am et I am who I am, etc...

<http://bible.cc/exodus/3-14.htm>

quant à la version française, ou plutôt les versions françaises je ne les connais pas, mais j'imagine qu'il y a les mêmes variations de traduction (cf.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/YHWH>)

cette locution renvoie, même inconsciemment, à une référence religieuse spécifique, dans l'Exode : YHWH

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

GAGANAUSAURE

le 25 septembre 2010 - 17:06 &bullet; SIGNALER UN ABUS - PERMALINK

*pour Martin (suite)**Comme cette discussion est hors sujet je vais faire court.**Pour moi la traduction "je suis ce que je suis" répond plutôt à la question quel est ton nom.**"je suis celui qui est" affirme plutôt l'éternité de Dieu et le pose comme principe du vivant.**Pour en revenir à l'article la formule est effectivement un slogan publicitaire qui voudrait faire croire à l'accroissement de la liberté individuelle alors qu'elle aboutit à l'inverse. Cette formule convient à tous les dictateurs passé présent et à venir.**A la lecture de ce texte je me demande si le concept d'insurrection n'est pas lui-même un fossile politique ?**Lutter contre "le système" est parfaitement inutile mais cela n'empêche pas de construire un système parallèle sur d'autres fondements seulement voilà, il faut en même temps renoncer à faire fonctionner l'ancien ce qui ne veut pas dire renoncer à l'électricité. Quant à l'adaptation, sa définition "positive" est : "Modification des fonctions psychiques de l'individu qui, sans altérer sa nature, le rendent apte à vivre en harmonie avec les nouvelles données de son milieu ou un nouveau milieu." La définition ne dit pas que le sujet est et ne peut être que passif dans l'acquisition de ces nouvelles données.*

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

MARTIN

le 26 septembre 2010 - 9:28 &bullet; SIGNALER UN ABUS - PERMALINK

*Je ne suis pas d'accord avec votre lecture de cette phrase biblique, mais effectivement c'est hors sujet, donc laissons ça là.**Je ne pense pas que l'insurrection soit un fossile. A vrai dire je ne l'espère pas. Ensuite les formes qu'elle va prendre pourra nous surprendre, il peut y avoir de l'invention dans l'insurrection. Nous verrons. Ce serait terrible une humanité sans insurrection contre les injustices. Cela voudrait dire que l'on a accepté de se soumettre. Tant qu'il y aura de l'injustice, des droits humains bafoués, j'espère bien que les gens se révolteront, manifesteront, seront en colère.**L'adaptation positive dont vous donnez la définition est intéressante, sauf qu'elle a peu de rapport avec la réalité, où l'on nous demande sans cesse de nous adapter pour complaire à l'entreprise, aux marchés etc. Le problème de votre définition c'est qu'elle ne parle pas du cadre : s'il s'agit d'adapter son existence à la naissance de son enfant, changer des choses, alors d'accord. Le problème c'est l'adaptation (le sujet y est actif mais il n'a pas le choix) à un milieu délétère, le marché du travail aujourd'hui par exemple, notre société de plus en plus inégalitaire. Alors non il ne faut pas s'adapter à un système qui rend les riches plus riches et les pauvres plus pauvres, qui ne contrôlent pas la spéculation (et ses effets catastrophiques, ses destructions) et qui sur-contrôlent les chômeurs et les pauvres.*

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

GAGANAUSAURE

le 26 septembre 2010 - 12:05 &bullet; SIGNALER UN ABUS - PERMALINK

*Pour Martin (suite)**Cette discussion montre une fois de plus la nécessité de se mettre d'accord sur les sens des mots. Mon expression "fossile politique" pose la question de la méthode, elle n'implique pas qu'il faut se laisser faire.**L'humanité n'en est pas à sa première révolution et les riches comme les pauvres sont toujours là, il y a donc un élément invariant que la lutte pour construire une humanité plus juste n'entame pas. Il me semble qu'il ne faut pas chercher bien loin pour le trouver, nous sommes cet invariant.**Le Zen propose l'image d'un homme qui retourne l'arc contre lui-même, non pour se suicider mais pour montrer que le problème est en nous avant d'être à l'extérieur.**Je crois que tout le monde est responsable de tout le monde donc nous avons tous en main les clés du changement, tous nous pouvons diviser par deux le nombre de produits que nous mettons dans le chariot avide de la consommation, tous nous pouvons aller assister au conseil municipale de notre quartier, ville, village, etc.**La non coopération mène à un affrontement direct qui a toujours réjoui les prédateurs en*

tous genres, la force a toujours raison de la faiblesse au moins à court terme. C'est curieux, personne ne parle d'honorer Gandhi pour le 80ème anniversaire du mouvement de désobéissance civile qu'il a soutenu en 1930. Je parle de Gandhi parce qu'il a toujours agi sur les deux plans de la réforme : le plan individuel (il n'y a pas d'intouchable) le plan collectif (la marche du sel) ces deux dimension sont inextricablement liées. Quelque chose me dit que la dimension individuelle est "légèrement" oubliée, actuel individualisme forcené dixit !

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

MARTIN

le 26 septembre 2010 - 19:44 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



C'est très bien la dimension individuelle, moins consommer etc, mais les changements passent par le collectif, par des actions d'une toute autre ampleur. Le vote, aussi, mais ça ne suffit pas. Ce qu'on a gagné au moment du front populaire, ce n'est pas passé par les urnes mais par la pression de millions de personnes dans les rues sur le gouvernement élu.

Quant à l'héritage de Gandhi c'est échec partiel, ou un demi succès. C'est en tout cas une belle référence, on a des choses à en apprendre. Comme nous avons des choses à apprendre de Louise Michel, de Blanqui, de Jaurès.

Les droits que nous avons aujourd'hui, nous les devons à des gens qui se sont battus, à des insoumis. Il ne faut pas être naïf : nous avons face à nous des superprivilegiés capitalistes qui ne comptent pas lâcher quoique ce soit. Alors moins consommer, c'est gentil, angélique (on voit comment des syndicalistes sont encore assassinés en Amérique du sud). Non, il faut un rapport de force (cela ne veut pas dire de la violence). Montrer les dents (ça peut passer par des lois).

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

GAGANAUSAURE

le 27 septembre 2010 - 12:04 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Oui, ce que vous dite représente bien l'état actuel des choses, mais je ne crois pas être naïf en essayant de réfléchir sur la nature du pouvoir et la possibilité de sortir justement du seul rapport de force qui contient en lui même une violence dont on sait bien qu'elle n'est pas toujours très bien contrôlée et qu'elle est souvent incontrôlable. En prenant l'exemple de Gandhi je voulais montrer que le collectif ne se met en place réellement que dans la mesure où il y a une prise de conscience individuelle du sens de l'action à mener. La marche du sel a été un succès parce que chaque Indien pouvait s'approprier le sens de cette marche, la reconnaissance de l'Inde comme nation indépendante. Cette marche était non violente, elle montrait seulement une évidence. Les Anglais étaient eux, dans le rapport de force, dans l'affirmation de leur pouvoir par la répression, on sait ce qui est finalement advenu, l'indépendance de l'Inde. Je prends cet exemple lointain pour ne pas rentrer dans une polémique sur l'état actuel de la France. Peut-on changer cette représentation du pouvoir qui pense qu'il ne peut être qu'un rapport de force avec un gagnant et un perdant ?

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

MARTIN

le 27 septembre 2010 - 13:40 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



je comprends, et ce qu'a fait Gandhi est un héritage dont il faut se servir mais je ne crois qu'on puisse abandonner le rapport de force, le combat (intellectuel, je ne parle pas slt de manifestations, insurrections)

nous verrons !

peut être que la solution viendra de l'addition, de la combinaison de formes de luttes et de mobilisation variées ?

Je suis assez tenté de le croire

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

GRIX



le 28 septembre 2010 - 13:02 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Decidement. Je me permet quelques liens critiques sur ce livre qui dit bien vite ce que les gens ont envie d'entendre. Beaucoup de generalites, d'appels tout comme beaucoup de manque d'historicite, de references. On propose souvent d'agir s...ans vraiment savoir pour aller ou :

<http://www.magmaweb.fr/spip/spip.php?article205>

http://www.teleologie.org/TO/turnover/07_insurrection_qui_vient.htm

Ca ressemble plus a un texte contre-revolutionnaire disponible a la FNAC et hautement mediatise qu'a autre-chose.

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE